

# La Marionnette

## JOURNAL SATIRIQUE

Paraissant le Dimanche

Les Abonnements pour Lyon et  
sont pas reçus.Les manuscrits et la correspon-  
dances devront être adressés à

E.-B. LABAUME

Cours Lafayette, 5

Départements :

4 fr. par semestre

DÉPÔTS A LYON : CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

Les lettres non-affranchies seront  
refusées.Les manuscrits non-insérés ne  
seront pas rendus.

Bureaux : A l'Imprimerie, Cours Lafayette, 5,

### LA GARDE NATIONALE MOBILE.

Je savais pas ça que se trafusait c'te semaine aux terreaux ; la place n'était quasiment pleine de monde, n'y avait de bargeois de bistauds, de canezards, de gouapeurs, que gigaudiont, bajaffiont, les gens d'armes et les gens de ville n'étaient collés sus l'escalier de la Maison de Ville. — Je vas chercher mon fusil, que dit comme ça un gone. — Tache moyen de pas te laisser pincer, que rebrique un aute. Pis g'ny en avait que débaroulaient les marches tout penauds.

Ben sûr que ce n'esse une revolution que je me disais en dedans de moi, les Voraces y vont se mettre en branle et tout fourrager. Ou ben ce n'esse la bande des étrangleurs et des assassineurs que n'ont tout petafiné c'te colombe en rue de l'Arbre-Sec, on les a pincés et le monde voudrait les décapiller un brin. P't'être que ce n'esse les canezards que s'amènent en masse rendre de z'invités à M'sieu le Sénateur, pour l'y demander si y aurait pas moyen de monter quèques mequiers, comme y a deux ans ; et je m'éborniclais les chassis pour appincher les rouleaux, les mêmes que n'avait reluqués M'sieu Léopold le Gaillard, mais

n'y avait point de rouleaux, ni de devant, ni de d'arrière. Alors ce n'esse de braves cavets que n'ont de z'idées de sigroter le coquelichon à M'sieu de Metz à seule fin de s'embander dans les Pompiers avé le pif du p'pa Chapot pour s'escanner avé de z'aches quand n'y aura de z'incendies et de brûlements à Lyon.

Ah ouiche ! Je n'ai arquepincé le marchand de tisane du coin de la Glacière que m'a rebriqué que ce n'était le conseil de revisitation de la garde nationale morbide. N'êtes-vous de la Garde morbide, z'enfants ? N'avez-vous trimballé vos fumeurons et secoué vos puces devant M'sieu Chevreau et M'sieu Palikao ? N'avez-vous fait reluquer à M'sieux les Autorités vos guibolles, vos pattes, vos gnaques, vos frimousses et le reste ?

Moi je n'ai passé le temps, je n'avais arrapé du bocal un mimero un peu chenu, et je sis pas allé à l'armée de la guerre, et pis si gn'avait de regiments de gones à sarsifis, moi je serais ben tout seulet le colonel, le sapeur, le tambour-major et la cantinière.

Majs y paraît que maintenant ces gros pleins de de soupe de Prussiens se requinqueront pas sus leurs ergots et se donneront pas d'air de nous faire la gnaque, ces fourachaux d'Itayens se rebifferont pas, les Russiens vont n'atacher leurs Cosaques et nous ons une paix universable et infinie, un joi-

gnement d'amiquié que durera ben au moins.... voui tant que ça ; M'ssieux les Menistres que connaissent les remettages de la Diplôme-assis, le piquage en peigne des pots-à-colles, que n'envoyent de lettres de bonne-alliance tous les jours à tous les monarques que se démentent sus c'te boule charogneuse du monde, n'ont détrancanné que nous sons fait peter la miaille avé tous les peuples et les pots-en-tas de la terre, les voleurs et le-autes. Vous voyez ben que ce n'esse pas de blasgues, de menteries, et que gn'aura pus de chapotements, de tarabustements, et M'sieu Chassepot va roupiller au lieu de peter.

Et c'est pace qu'on a éventé c'te manigance de Garde morbide, pace qu'on y a cogné tous ceux que n'étaient dépatrouillés de la conscription, les grands, les petits, ceux que vitrent trop et ceux que vitrent pas assez, ceux qu'ont pas de p'pa ou que n'ont de grands frères militaires et celera et celera, que gn'aura pus besoin de rogner les arptions à parsonne. Vous comprenez, t'y pas ? Qué chenuse évention ! qué chenuse évention !

C'est z'égal, tous ces pauvres belins que n'aviont amené leur d'arrière, leur devant, leurs à côtés, que n'aviont fait renfler de z'odeurs, de parfums pharamineux à M'sieux les généraux et medecins-mangeurs n'aviont l'air tout panosses en débaroulant l'escayer.

M. Petdeloup. — Mettez, — de crier fort !

ART. 4. — Tout élève qui après avoir obtenu la permission de parler, c'est-à-dire versé dix francs de supplément, — aura subi une seule retenue pour n'importe quelle cause, — perdra immédiatement le droit de dire un seul mot au réfectoire pendant tout le reste de ses études.

M. Petdeloup. — Fichtre, — voilà qui est raide !

3<sup>e</sup> Pion. — Raide, je ne dis pas, mais nécessaire.

M. Petdeloup. — Ah ! c'est vous, monsieur, qui avez découvert ce dernier article ?

1<sup>er</sup> Pion. — Oui, monsieur, un nouveau venu qui donne les plus belles espérances, et qui ne laissera jamais périliter l'ordre ni la discipline. — Du reste il a été à bonne école : ancien secrétaire d'un commissaire de police !

2<sup>e</sup> Pion. — En résumé, M. Petdeloup, comment trouvez-vous notre projet de règlement ?

M. Petdeloup. — Admirable tout simplement, seulement je crains une chose...

3<sup>e</sup> Pion. — Qu'il soit un peu trop doux, n'est-ce pas ? nous pourrions alors....

M. Petdeloup. — Non, non, ce n'est pas ça ; voyons, nous sommes entre nous, n'est-ce pas ? Hé bien, je crains qu'on ne m'accuse d'avoir voulu faire une mauvaise plaisanterie.

Les trois pions. — Allons, allons, n'avez pas peur, — ces enfants c'est si bête, voyez-vous, et à part quelques-uns...

M. Petdeloup. — C'est bien là-dessus que je compte.

ROB-ROY.

### FEUILLETON de la MARIONNETTE

#### LES RÉFORMES DE M. PETDELOUP

Personages : M. PETDELOUP. — 1<sup>er</sup> PION. — 2<sup>e</sup> PION. — 3<sup>e</sup> PION.

La scène représente le cabinet de M. Petdeloup.

1<sup>er</sup> Pion. — Nous venons M. Petdeloup vous soumettre le projet de règlement que nous avons arrêté, relativement aux réformes que, dans votre bonté souveraine, vous avez l'intention d'introduire dans votre établissement.

M. Petdeloup. — Ah ! très bien : il s'agissait surtout de la permission de parler au réfectoire pendant le repas. — Voyons, ayez l'obligeance de me lire ce règlement.

2<sup>e</sup> Pion. — Voilà :

ART. 1<sup>er</sup>. — Tout élève de l'institution Petdeloup aura le droit de parler au réfectoire....

M. Petdeloup. — J'espère que les gaillards ne se plaindront pas ; ceci est clair et net.

2<sup>e</sup> Pion, continuant.... en payant un supplément de pension de dix francs par mois.

M. Petdeloup. — Tiens, tiens, voilà qui n'est pas bête, je n'avais pas songé à cela.

1<sup>er</sup> Pion. — Nous savions bien, M. Petdeloup, qu'emporté par votre bon cœur, vous négligeriez vos propres intérêts ; aussi dans notre dévouement avons-nous pris le soin de les sauvegarder.

M. Petdeloup. — Parce que les votres s'y trouvent mêlés, n'est-ce pas ?

Les trois pions. — Oh ! oh !

M. Petdeloup. — Je ne vous en suis pas moins reconnaissant, vous disiez donc : — en payant un supplément de pension de dix francs par mois ?

2<sup>e</sup> Pion. — Parfaitement, et permettez moi de vous faire remarquer le côté pratique de notre système : d'abord beaucoup de parents ne voudront ou ne pourront pas payer ces dix francs de supplément, et alors cette faculté de parler deviendra lettre morte : quant à ceux qui paieront, le désagrément de leur tapage sera compensé par une augmentation de bénéfice, — d'autant plus que dans la suite du règlement nous avons pris quelques sages mesures pour empêcher ce bavardage de dégénérer en tumulte.

M. Petdeloup. — A merveille, continuez :

ART. 2. — Tout élève qui en payant dix francs par mois aura obtenu la permission de parler, ne devra le faire qu'à voix basse de façon à ne point causer le moindre trouble ni le moindre désordre dans le réfectoire.

ART. 3. — Chaque jour on affichera dans le réfectoire les différents sujets sur lesquels les élèves pourront faire la conversation. — Ceux qui s'en écarteraient encourront des retenues ou des pensemurs suivant la gravité de l'infraction.

L'un des sujets constamment à l'ordre du jour sera de chanter les louanges de M. Petdeloup et de son établissement. Il sera même permis à ce propos d'élever un peu la voix.

Tas d'artignols, de grands gognants que vous n'êtes, vous ne sentez pas vot estôme et vot gizier tout émué, vos boyes s'en éclapent pas, quand vous n'alléz défendre vot patrie, que n'esse une m'man comme uve? Qué chancards que ces gones mouvants! Y n'auront de vestes bleuses avé de gros boutons d'or, ben rencognées comme de matelas que ce n'esse agriable tout plein quand y fait chaud et qu'on sue; de shakos que pèsent pus que la conscience d'un piqueur d'once et que brandigolent sus le cotivet; de fusils à nettoyer, à z'astiquer, et vous êtes pas contents?

Quand y fera froid, que n'y aura de petits vents chanins ave un peu de neige, que vos mustaches n'en gèleront, vous ne vous escannerez en promenades, à Monchat, à St-Genis, ou ben à l'ezercice; gn'y aura un sargent strucateur que vous gueulera: Hortez armes! et que vous saraboulera et vous appellera tas de buses. si vous savez pas faire; et pis l'été quand y fera ben chaud, que les pierres n'en cuiront, que vous tirerez une langue comme de toutous, que le soleil vous tapera sus la coloquinte, et que ceusses que n'aiment la viande saignante porront vous chiquer comme de mutons en biftèques, vous vous amenez au pas à-céleri en Bellecour: un general s'aboulera tout plan plan sus son bidet et arregarera si vous n'êtes pas un brin machuré. C'esse donc pas canant?

Gn'y a ben d'autes agréments: si les Prussiens font de z'arias, on vous collera dans de forteresses, de casernes, de cach-mal, à Grézieux-la-Varenne ou ben à Givet, vous lacherez vot mequier que les artisans délavoreront, vos colombes seront groupées par de freluquets qu'agraferont vot place, petafineront vot bonheur; c'est chenu tout plein.

Et ben! ayez pas peur, soyez pas capons, lachez pas la traille, quand vous serez loin, moi, Guignol vot n'ami, je vous debobinera les gandoises de Lyon, je bagassera les gognandises de vot pays, si gn'a toujours de merchands que vendent à faux poids, de z'espiciers que machurent les murs avé de z'affiches degoutantes, de fenottes que n'allongent les pifs et les cornes de leurs hommes, ou de notaires que grattent et chiquent le St Frusquin du pauve monde, et que leurs indéfenseurs font baver M'sieux les Jurés.

Maintenant, z'enfants, je me rencogne dans ma vie privée; gn'a z'un M'sieu Quille en-tête que n'a s'éventé que faut pas qu'on embête les genses quand y sont dans leur vie privée; je me magine pas ben ça que c'est que c'te vie privée, mais je m'en fiche, si vous n'avez s'lement le toupet de dire que Guignol n'a quèquefois un peu d'aine et de malice, je vas vous cogner le melon et M'sieu le procureur chef vous y fourrera à St-Joseph avé de z'amendes amères.

La prison sera pour vous et les amendes me passeront loin du bec.

Fesez attention à ma vie privée!

GUIGNOL.

FOLLE AMBITION

L'histoire que je vais vous dire  
Dans le style du dernier goût,  
Va vous faire éclater de rire  
Si vous la lisez jusqu'au bout.

Il s'agit d'un homme bizarre  
Et qu'en mon enfance j'aimais,  
Dont le cerveau fêlé s'égare  
S'il est vrai qu'il en eût jamais.

Il est déjà d'un certain âge,  
Il a souffert et combattu;  
Pourtant, écoutez son langage:  
Il croit encore à la vertu!

Il croit à tout! Mille chimères  
Sur ses yeux mettent leurs bandeaux;  
Il croit que les hommes sont frères  
Et que nous naissons tous égaux;

Que la Justice impartiale,  
Droite, austère et ferme à son rang,  
Tient toujours la balance égale  
Entre le petit et le grand...

Pauvre idiot! Il croit encore,  
Et cela fait vraiment pitié!  
Au vain sentiment qu'on décore  
Du beau nom de *sainte amitié!*

La bonne foi, la confiance,  
Ne sont pas de vains mots pour lui;  
Il a, sans effort, la science  
De respecter le bien d'autrui.

C'est une assez douce folie  
Et qui n'a rien de dangereux,  
Il pense qu'on peut dans la vie  
En demeurant pauvre être heureux.

Par quels prodiges d'éloquence  
Prouver à de pareils sujets  
Qu'on peut vendre sa conscience  
Afin d'émarger aux budgets?

Contre les fripons, par boutades,  
Il plaide avec sévérité,  
Fait de ridicules tirades  
Sur l'honneur et la probité!

Il faut voir sa mine assurée  
Quand il vous parle gravement  
Du respect de la foi jurée,  
De la sainteté du serment!

Mais surtout, — c'est là qu'il faut rire,  
Serrez-vous le ventre au milieu! —  
C'est que, sans le taire ou le dire,  
Tout simplement, il croit à Dieu!...

Il croit à Dieu d'un cœur sincère,  
L'adore au fond de son esprit,  
Sait ses lois... mais le pauvre hère  
N'en veut tirer aucun profit!...

Ajoutez qu'il s'est mis en tête,  
Plein d'humble résignation,  
De vivre et de mourir honnête!  
Telle est sa folle ambition...

Mais vous ne riez pas!!! Pourrais-je  
De mon but ainsi m'égarer?  
Non pas, lecteur; c'était un piège!  
J'aimerais mieux vous voir pleurer.

Pierre LAGARGUILLE.

COURRIER DE PROVINCE

Si le paquet n° 6 de la succession La Varenne, qui est un des grands *fiasco* du moment, — n'a pas suffisamment démontré que MM. Havin, Guérault et autres se faisaient payer à tant la ligne par le gouvernement Italien, — en revanche il nous a fourni des renseignements

dignes d'intérêt sur la façon dont se donnent les décorations étrangères.

A parler franc, nous nous étions bien douté jusqu'à présent que tous les messieurs que nous rencontrions dans la rue avec une boutonnière verte, jaune, violette ou bleue, — n'avaient contribué que dans une proportion très restreinte au salut du pays dont ils portaient les insignes honorifiques. Cependant nous ne pouissions pas le dédain pour ces marques de distinctions jusqu'à penser qu'on les distribuait à tire-cheveux à la façon des gâteaux ou des morceaux de pain que l'on jette aux éléphants et aux singes dans les ménageries.

Grâce au paquet n° 6, nous voilà éclairés.

Un monsieur quelconque, sorte de commis-voyageur, s'en va faire la place pour un gouvernement, — et emporte avec lui une cargaison de décorations dont il lâche une poignée par exemple dans le bureau d'un journal ou d'un ministère.

Rédacteurs et employés de se jeter dessus, et d'attraper ce qu'il peut.

Puis, lorsque la provision est épuisée, le commis-voyageur écrit à son patron: — Ayez l'obligeance de m'adresser par le premier train un quarteron de décorations; la marchandise me manque — et je ne puis suffire à toutes les demandes. — Il y a notamment le concierge de M. de L. — qui possédant déjà une rosette pour sa boutonnière, un ruban pour son cou, et un crachat pour sa poitrine, — serait très désireux de se mettre une plaque au milieu du ventre — Voyez donc si parmi vos différents ordres vous n'en auriez pas qui se portent de cette façon là?

A la gaieté répandue parmi les populations des villes et des campagnes par la publication de ce paquet n° 6, — est venue se joindre celle que nous a causé l'adoption de l'article n° 11. — Ainsi il est bien entendu aujourd'hui qu'il ne nous est pas permis d'imprimer que M. un tel porte un chapeau gris, — sans que cela nous coûte cinq cents francs d'amende, — et les frais en sus. Décidément ce M. de Guilloutet est un drôle d'homme qui menace de faire une concurrence sérieuse à M. Gagne au candidat humain Bertron et à Jérôme Coton.

Seulement je prévois bien des difficultés: où finit la vie privée, où commence la vie publique?

Exemples:

Je rencontre dans la rue un monsieur vêtu d'un pantalon ventre de biche, — et le lendemain j'écris dans un journal:

Hier M. X. — se promenait dans les rues ayant à ses jambes une culotte d'une couleur déplorable. Est-ce de la vie privée ou de la vie publique?

Assurément le pantalon est de la vie privée, — mais la rue est de la vie publique; car, enfin admettons qu'on ait le droit de porter chez soi un pantalon ou un paletot de la nuance qui vous convient, du moment que sortant de votre domicile, — vous affigez publiquement mes regards de cette nuance, — j'ai à mon tour le droit de manifester publiquement le désagrément que vous me causez.

Autre exemple:

Un substitut fait un réquisitoire, et j'écris: En prononçant son réquisitoire, le substitut avait une bonne tête.

Est-ce de la vie publique ou de la vie privée?

Sans contredit c'est de la vie publique; — puisque si je constate que le substitut avait une bonne tête, je n'entends le prendre qu'au moment où il fait son réquisitoire, c'est-à-dire dans l'exercice de ses fonctions.

Pauvres, pauvres journalistes, nous ressemblons en ce moment à ces têtes de Turcs, sur lesquelles dans les foires, chacun vient essayer son poing. — On élève contre nous des échafaudages et des murailles d'une hauteur menaçante; mais pareils aux châteaux de cartes des enfants qui sont plus fragiles à proportion qu'ils sont plus élevés, — vous verrez que tout cela s'écroulera au moindre souffle.

Wilhelm GIRL.

NOS LITTÉRATEURS

DE LACOTIÈRE (Jacob)

Maire de je ne sais quelle commune; — a publié différents ouvrages assez lestement troussés: *Par monts et par vaux, voyages à travers l'Allemagne, le chemin de la Lune s'il vous plaît?* De l'esprit mais vise trop à l'originalité, s'est brouillé avec le *Salut Public*, — a bien fait; — très myope; — aime les asperges.

HIGNARD

Professeur à la Faculté; — décoré de la Légion d'honneur; — travaille dans la littérature ancienne; — écrit correctement des compte-rendus bibliographiques, mais voilà tout; du reste enchanté de lui-même; — a été professeur de rhétorique au Lycée de Lyon; — répétait chaque année à ses jeunes élèves, la même série de calembours et de jeux de mots; — a la manie désagréable de parler à tout propos de ses hautes connaissances. « Je me trouvais l'autre jour sous le même parapluie que M. Duruy.... » Ou: « Je venais de prêter mon mouchoir de poche à M. Nisard, » etc., etc.

N'a-t-on pas collaboré jadis à la *Gazette de Lyon*? Bah! péché de jeunesse.

CHANOZ (P.-A.)

A publié en 1864 un livre intitulé: *Cent un sonnets* dont quelques-uns sont fort remarquables par leur énergie satirique. — Témoin: *Une nuit du Czar*. — Ne transige pas sur les principes de 89; — a juré une haine implacable aux ravisseurs du petit Mortara.

STEYERT (André)

Une des curiosités de Lyon; — le plus remarquable des archéologues présents, passés et à venir; — auteur d'un traité fort complet sur les cuirasses et les boutons d'uniforme; — ne s'occupe pas de littérature au-delà du treizième siècle; — en proie à des manies qui ne lui permettent pas de pousser ses excursions plus loin que le côté sud-est de la place Bellecour; — n'est pas alié aux Terreaux depuis l'an 1850; — perd un temps précieux et un talent très réel à élaborer des ouvrages peu lus; — tacticien de premier ordre; — gagne des batailles sur le papier; — aussi maigre que possible.

FERRUS (Pierre)

A peu près inconnu; — ne vaut guère qu'on en parle; — poëteriau en chambre; — a écrit dans la *Province*, petit journal décadé, deux ou trois articles dans lesquels il cherchait à imiter la manière d'Alphonse Karr; — a publié un volume de vers où il cherchait à copier Alfred de Musset; — à qui le tour? — a cependant le mérite de ne pas s'illusionner sur sa valeur.

(à continuer)

CUJAS

Réveries d'un canut sans ouvrage.

Il est souvent des cas où il vaudrait mieux avoir chez soi un enfant de troupe qu'une troupe d'enfants.

La différence qui existe entre M. Baroche et M. Pinard, c'est que l'un garde les sceaux, et l'autre les gens d'esprit des écarts de leur plume.

Messieurs Guérault et Havin ont fait preuve d'un grand courage: ils ont montré qu'ils ne redoutaient par de l'avarice, haine.

Comme toujours, au dernier incendie M. de Metz est arrivé l'un

des premiers; les pompiers alors firent preuve de génie se trouvant à l'école de Metz.

Un journaliste de ma connaissance me disait que la loi sur la presse muselait tellement les écrivains, que ceux-ci feraient nécessairement un métier de chien.

Il paraît que P. A. de Kervéguen, député de Toulon, est parti en voyage, il n'est pas étonnant qu'ayant été si échauffé dernièrement, il ait besoin de se donner de l'air.

Jérôme Accoca.

Laissez-moi prendre des Notes?

I

Depuis quelques semaines, les journalistes ont discuté la question de la vie privée avec beaucoup de verve et d'ironie; — en fin de compte, pour être impartial, il faut reconnaître que l'interdiction d'entrer dans la vie privée d'un individu, mettra du moins un terme à certains abus du journalisme.

Je veux parler de ces petites biographies, ou mieux indiscrétions, au goût du jour, biographies qui révèlent sur des personnages plus ou moins connus, des détails futiles et tout-à-fait privés... d'intérêt.

Ainsi, la plupart des critiques modernes, analysent aujourd'hui le talent d'un artiste en vogue, en imprimant dans leurs articles — sous prétexte d'appréciations — que ledit artiste porte de la flanelle rose, ou qu'il est dévoré par une passion profonde pour les artichauts à la poivrade... etc., etc.

Ce qu'il y a de pire, c'est que les artistes dont on publie ainsi les petits ridicules, ne le cèdent en rien aux journaux, comme puérilité.

Par exemple, si trompé par de faux renseignements, un journaliste a l'imprudence d'apprendre à l'Europe attentive que l'illustre romancier *Suiteapprochaimnuméro* a une prédilection toute particulière pour l'omelette aux rognons, — neuf fois sur dix, il recevra cette lettre de l'illustre *Suiteau...* etc.

« Monsieur,

« Dans votre spirituel article (formule consacré) du... vous insinuez clairement que mes sympathies sont acquises à un mets que je ne veux pas qualifier, et pour lequel je professe le plus profond mépris.

« Je proteste énergiquement, Monsieur, contre votre révélation mensongère, de nature à compromettre ma dignité d'écrivain.

« Agréez, etc. »

Et voilà pourquoi, il faudrait se réjouir de l'édification des nouvelles maçonneries législatives destinées à rendre la vie privée inaccessible aux folliculaires, — s'il était logique d'approuver l'inondation d'une ville entière pour l'extinction d'un feu de cheminée.

II

Le *Salut Public* donnait dernièrement le compte-rendu d'une séance de la *Société protectrice de l'enfance*, — une société, entre parenthèses, qui a pour but louable d'empêcher autant que possible les nourrices de laisser tomber dans le feu les marmots qui leur sont confiés, ou d'en faire la nourriture exclusive des ex-compagnons de St-Antoine.

Or, à ce compte-rendu, je trouve dans la liste des prix décernés aux nourrices en odcur de *sainteté*, cette jolie phrase que je transcris textuellement:

Prix de 25 fr. — A Mme Vachet, de Villeurbanne, mère de deux enfants, et qui, de plus, a allaité quatre nourrissons avec beaucoup d'intelligence et d'affection.

Il faut croire qu'il existe plusieurs manières d'allaiter, l'allaitement intelligent et le non intelligent.

Mais, je l'avoue ingénument, je ne me rends pas bien compte des moyens spéciaux que peuvent employer les femmes pour *allaiter avec intelligence*, il paraît sans doute qu'il y a quelque intime corrélation entre le cerveau et.... Enfin, l'infériorité de mes connaissances en cette matière-là, ne me permet pas d'approfondir cette question délicate.

Mais puisqu'on est en train d'encourager cette branche

de l'industrie... alimentaire, je propose, pour exciter le zèle des nourrices, qu'on spécifie les divers procédés d'allaitement, en regard des sommes allouées comme récompenses, dans un tarif de ce genre:

Allaiter avec intelligence	Prux	25 fr.
id. id. profondeur	»	30.
id. id. suavité	»	35.
id. id. désinvolture	»	38.
id. id. frénésie	»	40.
id. id. sans relache	»	45.
id. id. relache mais abondance	»	45.

Et ainsi de suite.

Comme cela, il y en aurait pour tous les goûts.

EMILE ORY

SOCIÉTÉ DES AMIS DES ARTS

EXPOSITION-1868

MAISIAT (Joanny)

Tous les ans M. Maisiat nous envoie une grande toile et tous les ans la Société la lui achète. C'est (terme consacré) *une de nos gloires lyonnaises*. Mais il conviendrait peut-être qu'on exposât à côté de ses nouveaux envois, ceux des années précédentes, la différence serait des plus instructives. On verrait que cette peinture agréable, perdant petit à petit ses qualités, affirme de plus en plus ses défauts. Ce qui n'empêcherait pas que M. Maisiat nous envoyât tous les ans une grande toile et que la Société la lui achetât, car c'est *une de nos gloires lyonnaises*.

MARTI (Yalsina don Ramon)

de Barcelone.

548. *Rêve empoisonné.*

549. *Impression de Catalogne.*

550. *Tempête.*

Un nom superbe, des titres superbes, des tableaux superbes! M. Bellet Depoisat est le seul peintre à Lyon qui puisse regarder cela en face sans trembler.

Il est probable que c'est par excès d'intelligence, — pour éviter tout ennui à ses compatriotes, — que le jury lyonnais a si mal placé les envois de cet étranger essentiellement artiste.

NOTER (David de)

Dans une ville positive comme la nôtre, ce sont encore les fruits, les pièces de gibier et les garde-manger qui se vendent le mieux. Sans compter que, grâce à la loterie, ça peut se gagner pour vingt sous!

PERRACHON (André)

Des fleurs toujours! Ces peintres-là sont en majorité à Lyon: c'est le cercle de la rue de l'Arcade, ils sont les maîtres. Volontiers on n'admettrait au Salon que leurs seuls tableaux, de même qu'à l'école St-Pierre on fermerait bien toutes les classes autres que celle de peinture de fleurs, — pour la fabrique. Il est bien heureux que ça ne se puisse pas!

PIZZETTY (claudius)

Autre peintre de fleurs.

646. *La vigne de P. Dupont.*

Je songe en remerciant Dieu, Qu'ils n'en ont pas dans l'Angleterre.

Peinture nationale et tricolore. Du blanc, du rouge et du petit bleu.

PONTHUS-CINIER.

C'est avec un respect religieux que je vous présente le grand Ponthus qui depuis quelques vingtaines d'années expose des devant de cheminée à grand succès. Il est indiscutable et sacro-saint! MM. Chenu, Carrey et Appian demandent à la Société 1500 francs de leurs tableaux, elle leur en offre mille: les autres, les petits, subissent un rabais plus fort encore: « La Société n'a guère d'argent, puis nous voulons acheter le plus de tableaux possible pour encourager les jeunes artistes! » Survient M. Ponthus-Cinier: « Moi, Messieurs je veux 2,000 — faites » Et M. Ponthus, très-ému quoique dans son droit, est pris d'une telle estime pour ces Messieurs, que c'est sans doute pour ne pas leur faire de la peine qu'il ne vend plus à d'autres.

PUYROCHE-WAGNER

(Mme Elise)

Encore des fleurs! N'est-ce pas elle qui exposait certaine année un tableau avec ce titre affriolant:

*Cactus dans un vase?*

**RAHOULT (Diodore) de Grenoble.**

Vous êtes Dauphinois, M. Diodore Rahoult! Je ne dis rien, vous me feriez un procès.

**REIGNIER (Jean) décoré**

Ah! ça mais, ne sortirons-nous pas des tableaux de fleurs! Pour le coup, c'est dangereux.

**ROUSSEAU (Théodore)**

Pour une fois un bon point à la commission! MM. Denervaud et Brolemann ont eu l'idée — inattendue, — de demander pour le Salon de Lyon une toile du grand Rousseau à ses exécuteurs testamentaires. Le notaire n'a pas voulu. Remercions la commission de son excellente intention... Il est vrai que Rousseau était mort.

Pendant que nous sommes en train d'être doux comme du miel, ajoutons que cette pauvre commission a bien des misères, obligée qu'elle est de remuer tous les huit jours les tableaux exposés, pour satisfaire aux exigences outrecoûdantes et lassantes de Messieurs les artistes qui sont toujours jaloux et pas contents.

Voyez-vous quelle peine il faut se donner quand il faut changer de place une toile et son cadre, faveur qu'on accorde néanmoins aux tableaux importants, ceux qui ont plus d'un mètre!

**ROYBET (Ferdinand)**

713 *Un duo.*

Guitare.

716. *Musiciens vénitiens.*

Autre guitare.

**SALLÉ (Pierre) dit le Valerio de Vaise.**

724. *Bohémienne.*

Cette femme doit, en effet, être une bohémienne! On le reconnaît à son châle, — qu'elle a évidemment volé.

**SICARD (Appolinaire)**

Les journalistes très-spirituels, quand ils sont à court et ne savent que dire, dans un cas pareil écrivent:

*Père de Sicard (Nicolas)*

et ajoutent en citant tout de suite après

**SICARD (Nicolas)**

*Fils de Sicard (Appolinaire)*

Ce n'est pas plus difficile que cela, et il paraît que c'est très-drôle!

Ajoutons pourtant que M. Sicard fils étudie les bêtes féroces du désert, dans les ménageries ou les musées, de même que M. Sallé étudie les bohémiens à Vaise.

**TEXTOR (Charles) sculpteur.**

Comment! un sculpteur!.. Mais oui, vous ne vous souvenez donc pas qu'il y a tous les ans, au fond de la salle, une table où l'on dépose quelques petits objets en marbre, en plâtre, en terre cuite ou en bronze? Ce sont des travaux d'art!

M. Textor y tient un large place, à peu près l'espace d'un tableau ordinaire. Par exemple il y a dans les lignes du livret qui le regardent, une certaine confusion. Jugez-en!

*Buste de M. Joséphin Soulayr, — commandé par les Ursulines de Trévoux. — « Vous qui passez par le chemin, voyez s'il est une douleur comparable à la mienne. »*

Il y a un autre buste, — en plâtre.

Nous remarquons en outre que M. Textor n'a pas d'adresse, — sur le livret.. Oh! sur le livret seulement!

**TODD (Charles)**

C'est un anglais. Mais je vois avec plaisir qu'il demeure rue de Bruxelles, ce qui me permet (en y mettant de la complaisance) de le classer avec les suivants:

**Van-Den-Bussche, Van-Der-Hante, Van-Doren, Van-Elven, Van-Moer, Van-Seben, Van-Starkenborgh.**

*Bruxelles, Dusseldorf.*

Vend cher, vend beaucoup, vend toujours!

Cette année, dans les rangs de l'invasion étrangère, il nous manque Van-Shandel... Malheur!

**VERGUIN (Joanny)**

*Rue du Bouf, 32.*

815. *Nature morte.*

816. *Nature morte.*

Rue du Bouf, 32! Nature morte! — Ce que c'est que de demeurer dans la même maison que M. Carrey! Est-ce contagieux? ou bien est-ce convenu dans le bail du propriétaire.

**VERNAY (François)**

Voilà l'homme discuté, nié, conspué, contre qui se trame toujours la conspiration du silence où celle de l'ironie.

Ce qui prouve qu'il n'est pas le premier venu! Mais les artistes seuls peuvent juger de sa valeur. Le public ne le connaît guère: car, il expose bien quand les autres, mais ses tableaux religieusement cachés par la Société dans les plus petits coins, n'arrivent au grand jour que la dernière semaine de l'Exposition. *Aux derniers les bons!*

**VIGER (Jean-Louis-Hector)**

815. *Souvenir de la Malmaison.*

Des roses, — et une impératrice!

M. Viger est le Magaud du premier Empire.

PIVOINE.

THÉÂTRES

**Célestins.** — *Paul Forestier.* Malgré les prédicateurs parisiens qui, d'après le *Figaro*, ont défendu à leurs ouailles d'aller voir *Paul Forestier*, je crois bien que l'œuvre d'Augier est appelée ici à un grand succès, bien justifiée par sa haute valeur littéraire et dramatique. Il est certain que nous nous trouvons en face d'une des plus belles, des plus fortes productions de l'académicien-poète et son dernier ouvrage est sans contredit ce que le théâtre nous a donné de mieux depuis longtemps.

Michel Forestier est un grand sculpteur qui, après s'être sacrifié pour son fils unique Paul, peintre d'avenir, a rêvé de l'unir à sa jeune pupille Camille, mais il faut pour cela l'arracher à l'amour d'une femme séparée de son mari, Léa de Clères, dont Paul est fortement épris et qui partage entièrement la passion du jeune homme. Forestier père, ne voyant la gloire et le bonheur de son fils que dans le mariage arrêté dans son esprit et le calme de la vie domestique, essaie de faire comprendre à Léa que la fausseté de leur position réciproque obligera tôt ou tard son fils à se séparer d'elle; sa tendresse pour Paul doit être assez forte pour qu'elle se résigne à se sacrifier de suite à la tranquillité de son amant; bref, Léa cède et quitte inopinément la France sur la promesse de Forestier qu'il la rappellera, si au bout de quelques mois, l'absence n'a pas éteint la passion du jeune peintre.

Pendant ce temps, celui-ci, persuadé de l'abandon de sa maîtresse, a épousé Camille; il est heureux ou plutôt se croit heureux et ne s'aperçoit pas que son pauvre cœur meurtri n'a pas oublié son premier amour, amour qui se réveille plus fort, plus violent que jamais à l'arrivée de Léa; la malheureuse, a appris de son côté le mariage de celui qui la délaissait cruellement, et le même jour, dans un moment de folie et de suprême douleur, elle s'est donnée à un de ses nombreux soupçonnés, brave garçon du nom de Beaubourg, qui prend pour argent comptant la tendresse de Mme de Clères. Il vient précisément raconter son aventure à son ami Forestier fils, le priant de demander de sa part la main de la femme dont il se croit aimé, laquelle a eu le bonheur de perdre son époux. A cette révélation, la fureur de Paul contre son ancienne maîtresse ne connaît plus de bornes et sa jalousie ne fait qu'exciter davantage sa passion. Il se rend chez l'infidèle, l'accable de ses injures et de son mépris; mais tout s'explique, il apprend le subterfuge de son père, et malgré l'indignité de son amante, il veut fuir avec elle.

Le père Forestier arrive au moment de ce départ furtif; alors éclate entre le père et le fils une scène où Paul accuse son père de l'avoir trompé, sacrifié et d'être la cause de son effroyable malheur, aussi veut-il tout quitter pour rejoindre celle qu'il aime uniquement. Sur ces entrefaites vient Camille: Défends ton bien, lui dit son beau-père, Paul part avec Léa. La pauvre Camille a tout compris, elle sent qu'elle seule est l'obstacle au bonheur de son époux et de sa parente Léa; elle veut mourir. Mais la simplicité et la grandeur du dévouement de sa femme ramènent Paul à des sentiments meilleurs et plus vrais: tout s'arrange, car Madame de Clères acceptera probablement la main de M. Beaubourg, lequel ignore, heureusement pour lui, le passé un peu scabreux de sa future.

Voilà succinctement les quatre actes du drame: les deux premiers sont très-beaux; le troisième contient deux scènes splendides, celle où Camille vient raconter à Léa le bonheur qu'elle lui a ravi et la scène entre Léa et Paul Forestier. Le moins bon est le 4<sup>e</sup> acte où l'intrigue se débrouille péniblement pour aboutir à un dénouement imprévu et qui choque passablement.

N'importe, l'œuvre est en tous points remarquable, le style en est noble et élevé, peu de faiblesses, c'est vraiment là de la poésie, mais pas comme celle de feu Ponsard; les passions qui animent chaque personnage sont

comprises et traduites de main de maître, les caractères sont nettement, vigoureusement dessinés et il a fallu tout le talent d'Augier pour faire passer presque sans conteste, les hardiesses — j'adoucis le terme — que contiennent le fond et la forme de la pièce. On est tellement surpris, ébloui que seulement après, on est légèrement effrayé de la crudité de quelques scènes. Enfin si le premier soir, on a que difficilement accepté certaines situations, le succès est incontesté aujourd'hui.

Ce succès est dû aussi en partie à la bonne interprétation de l'ouvrage et cependant un certain nombre de artistes ont été, faute de sujets, chargés de rôles en dehors de leurs attributions. Mme d'Herblay, qui est une jeuneoureuse, a, dans Léa de Clères, un premier rôle de drame et tout le monde a été étonné du soin, de la chaleur, du talent qu'elle apporte dans cette création, pour laquelle elle mérite tous nos compliments. Mlle Meyronnet (Camille) joue faux quelquefois, son ingénuité d'emprunt donne à côté, nous avons eu souvent mieux de cette artiste. M. Laty est encore une fois sorti de son emploi; en l'absence d'un jeune premier rôle de drame, on lui a confié le rôle de Paul Forestier qu'il a joué correctement et consciencieusement. M. Bondonis, chargé du Père Forestier, a coiffé pour cette fois la perruque blanche des pères nobles: il a été bon comme presque toujours, mais je le préfère dans son véritable répertoire qui est celui des premiers rôles de comédie. Reste M. Train, qui a parfaitement compris et rendu le personnage un peu secondaire de Beaubourg.

J'ajouterai que *Paul Forestier* est, depuis longtemps, le premier ouvrage que la Direction se soit empressée de monter aussi rapidement après sa première représentation à Paris. C'est une bonne habitude qu'il ne faudrait pas perdre.

FRÈRE JACQUES.

CORRESPONDANCE

*Jean-Pierre.* — Tu as peut-être raison mais impossible de te venir sur toutes ces guenilleries; les dépendre, c'est appeler sur elles l'attention de toutes les personnes qui recherchent ces abjections. Guignol dans le temps leur a fiché une tripotée de main de maître; chaque chose a son temps.

*Furet.* — Ah! gaillard, tu aimes les lapins; va, mon petit, t'en fournira. Si je te laissais faire, nous n'irions pas loin, et si je ne te limais pas un peu les dents: *couic* et tout serait dit. — M. a de bons enfants à St-Joseph, mais le p'pa qu'Embanne dit qu'il ne les aime pas tant de près, et y n'a pas envie de reluquer si les radis qui n'y a semé à la St-José d'arriver sont bons à chiquer, y dit assez pour deux coups. — Diable on ne tue pas tout ce qui est gras; l'affection qu'on nous témoigne de toutes parts est la preuve que nous suivons une bonne ligne: une pincée, une pichenette, ça fait rire un petit brin jaune, mais bah! ça n'emporte pas la pièce; ce que tu demandes les mettrait au bleu et au violet, il ne faut pas cela, je te le répète, ça nous conduirait droit sur le grill.

*Curieux.* — Il est des scandales sur lesquels nous nous taisons et ce n'est pas d'aujourd'hui; en voici le motif: Quand la ville entière a parlé, à quoi servirait que Guignol répète à ce que tout le monde a dit; quand la justice a donné le plus complet rétablissement à des faits qui portent la désolation dans les familles et qu'elle a frappé les coupables, que sa sentence soit douce ou rapide, Guignol n'a pas le pouvoir de l'apprécier et de rassurer des faits déjà vieux.

La trique de Guignol recherche surtout les échines que tout le monde montre du doigt mais que la justice n'attend que rarement.

*Tellor.* — Nul ne fait ce qu'il veut et en cette circonstance nous avons dû laisser passer pour ne pas déplaire à un ami: une fois la balle lancée, elle a produit des ricochets moins heureux que nous ne pensions.

*Z. K.* — Ta pièce nous va très-bien, après avoir été pincée et laminée la *Marionnette* s'en attifera.

*Paul de Mirmer.* — Ah! diable! enfin envoyez le reste.

*P. J.* — Nous sommes complètement d'accord avec vous et les décorations qui ornent la poitrine de certains journalistes ne sont que la récompense de leur platitude ou de leur vénalité; pour eux réclame et annonce, tout est là; — Guignol profitera de votre avis.

*Ul-mi-sol.* — Merci.

*Blanc.* — On blaguera la chose sans lui faire de réclame, autrement il serait bien trop heureux.

*Virulent.* — Nous avons reçu votre envoi.

*E. B. T.* — Mais vous suivez Rob-Roy à la piste et vous comprendrez facilement qu'il a nos préférences. Essayez autre chose toujours dans le même esprit.

Le propriétaire-directeur E.-B. LABAUME

Lyon. — Imp. LABAUME, c. Lafayette, 5.